

SGEC
30 mars 2012

Adjoint diocésain de Pastorale

Service du frère et célébration du salut
L'eucharistie « source et sommet de toute la vie chrétienne » (LG 11)

Le titre qu'on a donné à cet exposé est directement commandé par le cahier des charges que j'ai reçu de Pierre Robitaille et par sa situation à l'intérieur de vos deux journées d'études.

Dans le cadre de la démarche ecclésiale *Diaconia 2013 servons la fraternité*, Dominique Maerten vous a présenté *L'enseignement catholique comme diaconie*, et hier, Philippe de la Chapelle vous a montré *à quelles conditions les fragilités peuvent être sources de vie et d'émerveillement*.

La démarche *Diaconia* va se poursuivre jusqu'en 2013, comme son intitulé le précise.

Et voici que déjà s'annonce, en même temps, dès le 11 octobre 2012, le lancement de *l'année de la foi*, promulguée par Benoît XVI, à la date du 50^e anniversaire de l'ouverture du II^e Concile du Vatican et du 20^e anniversaire de la publication du catéchisme de l'Eglise catholique.

Tous ces événements s'entrechoquent, mais sont évidemment susceptibles de s'harmoniser, d'être vécus dans une certaine cohérence.

Ce sont ces événements que Pierre Robitaille m'a demandé d'articuler dans mon intervention. Vaste programme !

Je vais essayer d'entrer dans cette démarche. Cet exposé comportera plusieurs points :

1. Revenir sur l'objectif de *Diaconia 2013*, qui est d'articuler, sur deux années, les trois actions : servir, annoncer, célébrer (en grec diakonia, martyria, leitourgia).

2. Relever, dans le *motu Proprio* de Benoît XVI, *Porta Fidei* qui promulgue l'année de la foi, quelques éléments auxquels j'ai été sensible : il présente la foi comme une porte qui ouvre sur un chemin qui dure toute la vie.

3. Noter l'importance des célébrations, des rites, dans toute existence humaine, et en particulier dans nos communautés éducatives.

4. Centrer ensuite notre réflexion sur la célébration chrétienne, en premier lieu celle de l'eucharistie, à partir de quelques textes de Vatican II, qu'il me semble important de revisiter.

5. Et terminer en liant diaconie et célébration, ce qui est le deuxième volet, encore à venir, de la démarche *Diaconia*.

En introduction, je voudrais rattacher cet exposé à celui de Philippe de la Chapelle qui vous a proposé de vous émerveiller devant les fragilités qui peuvent être sources de vie.

Je n'ai pas besoin de souligner à quel point cette attitude est profondément évangélique. Au fil de l'Evangile, on voit souvent Jésus s'émerveiller devant la foi des humbles, des petits, des enfants, de ceux qui ont été bousculés par la vie. Il les donne en exemple. Souvenons des multiples fois où il leur annonce : *ta foi t'a sauvé(e)*.

Cela nous conduit d'emblée au cœur de ce que je voudrais vous dire : Servir la fraternité, le service du frère, cela peut déjà nous situer en plein dans la célébration de ce que Notre Seigneur réalise en ceux qui sont fragiles, et aux côtés de qui nous travaillons à l'œuvre de Dieu.

Cf. St Jean : « *Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?.. L'œuvre de Dieu c'est de croire en celui qu'il a envoyé.* » (Jean 6, 28-29)

Cf. St Paul : « *ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse.* » (2 Co 12,9)

En effet, s'émerveiller, c'est déjà, ou cela peut devenir facilement, rendre grâce. Cela peut s'épanouir en action de grâce, en eucharistie.

La démarche *Diaconia* nous invite à susciter la rédaction d'un livre des fragilités et d'un livre des merveilles.

Il est finalement souhaitable de passer de l'un à l'autre, de transcrire dans le livre des merveilles tout ce qu'on a écrit dans le livre des fragilités.

Ce n'est pas automatique. Il y faut toute une démarche de foi.

A ce sujet, on peut noter le fait que toute 'célébration' n'est pas forcément une liturgie et pas forcément une messe.

Dans l'Enseignement catholique, on peut célébrer la joie d'être ensemble, de se retrouver (à la rentrée), la joie de grandir, d'apprendre, de découvrir le monde... et cela peut être ouvert à tous les membres de la communauté éducative.

Les chrétiens peuvent y exprimer qu'au cœur de leur vie, ils célèbrent l'amour de Dieu, son Esprit présent, Jésus-Christ qui nous accompagne.

Célébrer les merveilles qui nous entourent, les merveilles que nous sommes nous-mêmes, cela fait partie de cette attitude générale de louange, que l'on retrouve déjà dans les psaumes : « *Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis ; étonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait.* » (Ps 138 (139), 14)

On peut noter aussi que la plupart des mariages et des sépultures qui se célèbrent dans notre pays ne sont pas des célébrations de « la communauté chrétienne rassemblée »... et que pourtant, il y a bien célébration.

Mais, bien sûr, c'est l'eucharistie qui est le cœur de la célébration chrétienne, même si elle se nourrit aussi des rites et symboles qui sont communs à beaucoup de « religions », sur lesquels elle « travaille » pour leur faire dire quelque chose d'original.

Nous allons y revenir.

1. L'objectif de *Diaconia* 2013, articuler, les trois actions : servir, annoncer, célébrer (en grec *diakonia*, *martyria*, *leitourgia*).

La première encyclique de Benoît XVI, *Dieu est amour*, parue en 2005 exprime de la façon suivante les trois tâches de la mission de l'Eglise : « *La nature profonde de l'Eglise s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (martyria), célébration des sacrements (leitourgia), service de la charité,(diaconia)* » et il ajoute aussitôt : « *ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre.* » (*Deus Caritas est*, n° 25)

Dans la démarche *Diaconia*, il ne pouvait donc être question de focaliser l'attention des chrétiens sur le service du frère, comme si c'était seulement un aspect important de la tâche de l'Eglise, pris isolément, et surtout pas de considérer cette tâche comme une simple conséquence pratique des deux autres, mais de montrer que, quelle que soit la façon dont on

entre dans la mission de l'Église, on se trouve forcément engagé dans cette triple tâche, qui est à la fois de servir, d'annoncer, de célébrer.

C'est pourquoi, dans un premier temps, la première année, nous avons été invités à mettre en relief le lien entre servir et annoncer, et la seconde année, nous allons avoir à creuser le lien entre servir et célébrer.

Nous avons bien avancé, me semble-t-il sur le premier volet : servir, c'est déjà annoncer, c'est donner un témoignage concret (*martyria*) de l'amour de Dieu pour nos frères.

Et annoncer l'évangile (on peut aussi employer le mot *kerygma*) c'est déjà un service important que l'on rend à nos contemporains, en leur proposant de donner un sens à leur vie, c'est déjà un travail d'humanisation.

Il nous reste à comprendre que servir c'est déjà célébrer, et que célébrer c'est déjà annoncer et servir. Voilà ce à quoi nous devons être attentifs dans l'année qui vient. Je vais y revenir.

C'est d'ailleurs un des objectifs de l'année de la foi promulguée par Benoît XVI. Je note ce qu'il dit au § 9 de la lettre *Porta Fidei* :

« Nous désirons que cette *Année* suscite en chaque croyant l'aspiration à *confesser* la foi en plénitude et avec une conviction renouvelée, avec confiance et espérance. Ce sera aussi une **occasion propice pour intensifier la célébration de la foi dans la liturgie, et en particulier dans l'Eucharistie**, qui est « le sommet auquel tend l'action de l'Église, et en même temps la source d'où découle toute sa force » ([constitution sur la Liturgie n° 10](#)). En même temps, nous souhaitons que le *témoignage* de vie des croyants grandisse en crédibilité. Redécouvrir les contenus de **la foi professée, célébrée, vécue et priée**, et réfléchir sur l'acte lui-même par lequel on croit, est un engagement que chaque croyant doit faire sien, surtout en cette *Année*. »

Importance accordée, donc, à la célébration de la foi dans la liturgie et en particulier dans l'Eucharistie.

A cette occasion, je note que cette fois-ci, la tâche de l'Église est déclinée en quatre points et non plus trois. Le pape parle de la foi professée, célébrée, vécue *et priée*.

Nous connaissons bien les trois premiers : foi professée (annonce), célébrée, vécue (service) *et priée*. Ce quatrième point est un dédoublement de l'aspect célébration, qui comporte, bien entendu, la dimension prière.

Si ce point est ici mis en relief, c'est pour rejoindre le plan classique, en quatre parties, d'un certain nombre de catéchismes, et en particulier du catéchisme de l'Église catholique : la profession de foi, la célébration du mystère chrétien, la vie dans le Christ, la prière chrétienne. (ou, encore plus traditionnellement : le credo, les sacrements, les commandements de Dieu et le Notre Père.)

Je note en passant ces différences de vocabulaire, pour nous aider à nous reconnaître dans la visée qui est toujours la même, à travers des formulations différentes.

Certains, par exemple préfèrent dire « vivre, croire, célébrer », plutôt que *diaconia*, *martyria* (ou *kerygma*) et *leitourgia*. C'est la même chose !

Même chose aussi que les trois grandes fonctions que retient le Concile Vatican II pour dire cette même chose : fonction royale, prophétique, et sacerdotale (*munus regendi, docendi, sanctificandi*)

Derrière *Leitourgia*, on peut mettre célébration *et* prière.

De même que derrière la fonction « royale », on peut distinguer ce qui relève de la diaconie, et ce qui relève de la communion (*koinonia*)

Il est fort intéressant de repérer, dans les textes du Concile Vatican II, comment se déclinent pour tous les membres du peuple de Dieu, la mise en œuvre de ces trois fonctions. Car, bien entendu, c'est le peuple de Dieu qui est tout entier sacerdotal, prophétique et royal, même si les fonctions de sanctification, d'enseignement, de gouvernement se répartissent d'une façon différente entre les membres de l'Eglise. (Cf. Ap. Ac. 2) Je n'aurai pas le temps de développer ce point ici.

Rappelons-nous seulement – puisque c'est le sujet qui nous occupe aujourd'hui -

- que la fonction sacerdotale se traduit, pour tous les fidèles du Christ, par l'offrande de leur vie et par leur participation active à l'action liturgique (LG 10-11)

- et que la fonction **royale** est, pour tous, même pour ceux qui ont la charge de 'gouverner', une fonction de service, en particulier dans le but d'étendre le **règne** de Dieu, règne de vérité et de vie, de sainteté et de grâce, règne de justice, d'amour et de paix (Préface du Christ Roi, LG 36, GS 39)... dans la suite du Roi Serviteur...

On peut encore se référer à la lettre *Porta Fidei* pour souligner le lien, très important pour Benoît XVI, entre la foi et la charité, reliant ainsi d'une façon indissoluble l'annonce ou la profession de foi et le service du frère :

« La foi sans la charité ne porte pas de fruit et la charité sans la foi serait un sentiment à la merci constante du doute. **Foi et charité se réclament réciproquement**, si bien que l'une permet à l'autre de réaliser son chemin. En effet de nombreux chrétiens consacrent leur vie avec amour à celui qui est seul, marginal ou exclu comme à celui qui est le premier vers qui aller et le plus important à soutenir, parce que justement en lui se reflète le visage même du Christ. Grâce à la foi nous pouvons reconnaître en tous ceux qui demandent notre amour, le visage du Seigneur ressuscité. «Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (*Mt 25, 40*) : ces paroles du Seigneur sont un avertissement à ne pas oublier et une invitation permanente à redonner cet amour par lequel il prend soin de nous. C'est la foi qui permet de reconnaître le Christ et c'est son amour lui-même qui pousse à le secourir chaque fois qu'il se fait notre prochain sur le chemin de la vie. Soutenus par la foi, regardons avec espérance notre engagement dans le monde, en attente «d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle où résidera la justice » (*2 Pi 3, 13; cf. Ap 21, 1*) ». (n° 14)

2. La foi : une porte qui ouvre sur un chemin qui dure toute la vie. (*Porta Fidei*)

Je cite le début du *motu proprio* dans lequel Benoît XVI promulgue l'année de la foi :

« «La porte de la foi» (cf. *Ac 14, 27*) qui introduit à la vie de communion avec Dieu et permet l'entrée dans son Église est toujours ouverte pour nous. Il est possible de **franchir ce seuil** quand la Parole de Dieu est annoncée et que le cœur se laisse modeler par la grâce qui transforme. Traverser cette porte implique de **s'engager sur ce chemin qui dure toute la vie**. Il commence par le baptême (cf. *Rm 6, 4*), par lequel nous pouvons appeler Dieu du nom de Père, et s'achève par le passage de la mort à la vie éternelle, fruit de la résurrection du Seigneur Jésus qui, par le don de l'Esprit Saint, a voulu associer à sa gloire elle-même tous ceux qui croient en lui (cf. *Jn 17, 22*). » (n° 1)

Je suis très sensible à cette façon de parler de la foi, de la démarche de foi, en même temps comme d'une porte d'entrée dans l'Eglise, dans la vie de communion avec Dieu, et en même temps comme un chemin qui n'est jamais terminé.

Ces deux expressions peuvent sembler au premier abord contradictoires, mais elles disent bien ce qu'est, me semble-t-il, le parcours, l'itinéraire de tout être humain qui rencontre l'Évangile. C'est un parcours « de la foi à la foi ».

Au début, une foi inchoative, un début de foi, une « foi humaine » comme dit Christoph Théobald, une confiance, qui fait déjà dire par Jésus, à ceux qui s'adressent à lui sans bien encore le connaître, pour lui demander une guérison : « ta foi t'a sauvé », et puis une foi qui progresse, qui a toute une histoire, jusqu'à déclarer, par exemple dans le cas de l'aveugle-né, en St Jean, qui rencontre pour la deuxième fois Jésus : « 'Je crois Seigneur', et il se prosterna devant lui. » (Jean 9, 38)

Cette référence à une foi qui progresse tout au long de la vie, elle apparaît à plusieurs reprises dans le *motu proprio* :

« Dans la mesure de sa libre disponibilité, les pensées et les sentiments, la mentalité et le comportement de l'homme sont lentement purifiés et transformés, **sur un chemin jamais complètement terminé en cette vie**. La « foi opérant par la charité » (Ga 5, 6) devient un nouveau critère d'intelligence et d'action qui change toute la vie de l'homme (cf. Rm 12, 2; Col 3, 9-10; Ep 4, 20-29; 2 Co 5, 17) ». (n° 6)

« Les croyants, atteste saint Augustin, « se fortifient en croyant » Le saint Évêque d'Hippone avait de bonnes raisons pour s'exprimer de cette façon. Comme nous le savons, sa vie fut une **recherche continue de la beauté de la foi** jusqu'à ce que son cœur trouve le repos en Dieu. Ses nombreux écrits, dans lesquels sont expliquées l'importance de croire et la vérité de la foi, demeurent jusqu'à nos jours comme un patrimoine de richesse inégalable et permettent encore à de nombreuses personnes en recherche de Dieu de trouver le juste parcours pour **accéder à la « porte de la foi »**. » (n° 7)

Il me semble qu'il y a là une piste intéressante pour mieux vivre les sacrements. Le baptême, en effet, est bien la « porte d'entrée » dans l'Église, et il suppose la foi, la foi de l'Église, la foi des parents, des parrains et marraines, la foi de celui qui demande le baptême s'il s'agit d'un baptême d'adulte.

Mais cette foi, cette attitude de confiance totale, de remise totale entre les mains de Dieu, symbolisée par le plongeon dans la mort et la résurrection du Christ, elle ne peut qu'être le premier pas *sur un chemin jamais complètement terminé en cette vie*.

Nos célébrations chrétiennes sont des moments clés, des moments importants, mais qui sont le signe, le symbole de ce que nous avons à vivre dans toute notre vie.

S'imaginer qu'un baptisé, qu'il soit adulte, ou à fortiori un enfant en âge scolaire, soit quelqu'un parfaitement conscient de ce à quoi il s'engage, ce serait ne pas se rendre compte que c'est, de toute façon, un être encore en chemin.

De même pour la communion. Avant chaque communion, ne disons-nous pas : « je ne suis pas digne de te recevoir ». Ce n'est pas une formule rituelle de politesse. C'est une réalité !

Mais à l'inverse, ne pas percevoir qu'un sacrement, une célébration, c'est un engagement à transformer sa vie, à la laisser se faire transformer par l'Esprit de Dieu, c'est lui faire perdre son sens

Nos célébrations chrétiennes sont des temps forts qui doivent s'inscrire dans une durée, qui provoquent à s'engager sur un chemin. Elles ne supposent pas que nous serions déjà parvenus au terme du chemin.

3. L'importance des célébrations, des rites, dans toute existence humaine.

C'est peut-être le moment de faire un petit détour pour nous rappeler l'importance des célébrations, des rites, dans toute existence humaine, et en particulier dans nos communautés éducatives.

Toute société marque ses temps forts par des célébrations, et les familles inventent aussi, des rites pour rythmer la vie familiale, pour se retrouver.

Je n'insisterai pas sur ce point, il est connu. Mais il n'est sans doute pas inutile de se rappeler que c'est une constante dans nos histoires personnelles et dans l'histoire de nos sociétés, que cette présence des rites, des cérémonies, des célébrations.

En sociologie, on peut repérer beaucoup de fonctions sociales des rites. Je me contente de les énumérer.

Dans tous les groupes il y a des rites, et ça commence très tôt : des petits qui ne peuvent pas dormir si le papa ou la maman n'est pas venu faire la dernière bise. C'est un rite. De même, la façon dont se passe le repas, sa préparation, mettre la table, etc. est forcément un peu ritualisée. Sans parler des fêtes diverses. Dans notre tradition religieuse, nous avons aussi des rites. Dans chaque école, dans chaque groupe de catéchèse, il y a aussi forcément des rites.

**** Les rites nous rappellent que nous ne sommes pas seulement des cerveaux.***

Ce qui est en jeu dans les rites, c'est tout un fonctionnement psychologique, affectif, social.

Quand on demande "à quoi ça sert", il ne faut donc pas attendre seulement une explication rationnelle. S'il était possible d'expliquer une bonne fois à quoi ça sert, s'il n'était question que de choses à comprendre intellectuellement, on n'aurait pas besoin de recommencer indéfiniment les rites.

Un rite est une pratique sociale et non pas un discours intellectuel. La façon dont le rite "travaille" n'est pas uniquement dans l'ordre intellectuel (il joue sur la sensibilité, l'ambiance... entre autres) et ses effets aussi sont pratiques.

**** Les rites jouent un rôle important pour intégrer quelqu'un à un groupe, à la société.***

Le rite marque les rôles dans un groupe, et par conséquent permet de se situer, d'être reconnu. Il permet de donner une signification aux différences entre les gens, ou de les nier.

Par exemple, le costume crée différence ou unité : l'étole, l'aube, la robe de mariée...

Par exemple, la disposition des lieux est parlante. On ne se met pas n'importe où ni n'importe comment dans un rite. Il peut y avoir des dispositions différentes : estrade, tribune, chaire, chœur et nef, ou au contraire chaises en rond.

Par le rite, on est donc reconnu comme faisant partie d'un groupe précis, et à une place précise dans ce groupe : par exemple comme baptisé(e), comme prêtre, comme marié(e), comme père, comme mère, etc.

Il permet aussi au groupe de dire "nous" et par là de se situer dans un groupe plus large, dans la société, surtout lors d'un grand rassemblement.

**** Le rite a aussi une fonction de communication.***

Accomplir un rite, c'est une façon de dire les choses, de transmettre ce que l'on sait, ce que l'on croit.

Un groupe matérialise un certain nombre de ses évidences sous forme de rite. C'est l'idée qu'il se fait du monde qui transparait ainsi. Le rite est une forme de représentation, de mise en scène de la vision du monde partagée par les participants. C'est sensible dans l'organisation de l'espace dans une église et dans la décoration du lieu.

C'est un mode de communication symbolique, au sens où il est surtout un langage de reconnaissance entre les membres du groupe. Le groupe peut ainsi, grâce aux actions, et aussi aux mots employés, à la musique, faire l'unité dans sa diversité.

*** Mais tous les rites ne produisent pas la même chose.**

Quand dans un village ou un quartier, aller à la messe c'est « faire comme tout le monde » au moins aux grandes fêtes, alors la liturgie ne représente pas un engagement particulier. C'est d'abord une façon de reconnaître qu'on fait partie de ce pays là.

Quand on se sent un petit groupe, une minorité peu reconnue, on modifie les rites, ou on en invente de nouveaux. On cherche un peu le retour au "petit groupe" chaleureux des origines. On valorisera alors le "coude à coude", l'investissement affectif des participants, sur qui on peut compter, qui s'engagent à venir. Le rite insistera moins sur les différences entre les rôles, mais sur la communion, l'identité, le partage. Cela peut avoir pour conséquences de laisser penser qu'on est un groupe un peu solitaire au milieu d'une masse de gens qui vont à leur perte.

Il peut y avoir aussi des rites clandestins ou ésotériques, qui signifient qu'on refuse les valeurs portées par la société globale.

Nous avons sans doute à développer, à inventer des rites dans les établissements scolaires, si nous voulons qu'ils soient vraiment des lieux de vie.

Les établissements catholiques regroupent des enfants et des parents qui ne partagent pas tous la foi chrétienne. Cela n'empêche pas de proposer des rites, des célébrations communes. Il n'y a pas que des rites chrétiens ! Comment y introduire une dimension religieuse, et, plus encore, une dimension chrétienne, dans le respect des convictions de chacun ? C'est un beau sujet que je me contente d'entrouvrir, même pas d'effleurer... Les situations, en effet, sont multiples.

4. La liturgie chrétienne, en premier lieu celle de l'eucharistie, à partir de quelques textes de Vatican II.

Quand nous parlons de célébration, non seulement religieuse, mais réellement chrétienne, nous faisons évidemment un important pas en avant.

Pour le Concile Vatican II, en effet, « *La liturgie est le sommet auquel tend l'action de l'Eglise et en même temps la source d'où découle toute sa vertu.* » (SC, 10) C'est ce que dit la Constitution sur la liturgie.

La Constitution sur l'Eglise est encore plus précise. Le cœur de la liturgie chrétienne, c'est l'eucharistie, aussi, c'est, selon ce document le *sacrifice eucharistique* qui est *source et sommet de toute la vie chrétienne.* (n° 11)

Source et sommet. Ce ne sont pas des synonymes. Ce sont même des images assez différentes l'une de l'autre. Cela désigne bien la situation centrale de la liturgie. Cela nous dit, en même temps que la liturgie n'a de sens que dans ce lien étroit qu'elle entretient avec toute la vie chrétienne.

Elle en est la *source*. On vient puiser dans la célébration ce qui va donner force, vertu, à toute la vie chrétienne (qui est, ne l'oublions pas, annonce, service et communion). Mais elle doit être aussi *sommet* : la liturgie doit accueillir tout ce qui fait la vie chrétienne, la faire monter jusqu'à Dieu, dans un mouvement d'offrande et d'action de grâce.

Le sacerdoce commun à tous les fidèles, dont parle *Lumen Gentium* dans son chapitre sur le Peuple de Dieu, consiste à « *offrir, par toutes les activités du chrétien, autant de sacrifices spirituels et proclamer les merveilles de celui qui des ténèbres les a appelés à son admirable lumière.* » (n° 10). La référence ici est la 1^o lettre de St Pierre dans laquelle il dit : *vous aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés en maison spirituelle pour constituer une sainte communauté sacerdotale, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ* » (1 Pierre, 2,5)

Offrande de la vie, proclamation des merveilles de la vie.

Rendre grâce, rappelons-le, c'est beaucoup plus que dire merci. C'est rapporter à Dieu ce qui vient de lui, le reconnaître comme la source de qui tout vient : tout est don, tout est grâce. Eucharistie.

Nous nous offrons et nous rendons grâce **par Jésus-Christ**.

C'est là la caractéristique de l'eucharistie chrétienne.

Car y est rendue présente l'offrande que Jésus-Christ a fait de sa vie et nous nous y associons, comme nous y associons toute la vie que nous portons avec nous.

Dans un mouvement qui est celui du baptême, du plongeon dans la mort pour naître à la vie nouvelle.

Mouvement qui est celui de la Pâque, de la kénose du Christ, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort et qui se relève de la mort pour entrer dans la gloire.

Or à ce mouvement de renaissance, **d'enfantement**, non seulement nous sommes associés, mais nous y associons le monde qui nous entoure.

Saint Paul le dit dans sa lettre aux Romains, ch. 8 : *la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement*. (Ro 8, 22)

Et je trouve en GS 39 un très beau texte qui montre que la création passe par une mort et une résurrection semblable à celle du Christ. La création tout entière est prise dans le mouvement du Christ qui relève, qui ressuscite, qui instaure le règne de Dieu.

C'est ce que célèbre chacune de nos messes. Chaque messe est une « messe sur le monde ».

Je cite : GS 39. *Terre nouvelle et cieux nouveaux*

1. Nous ignorons le temps de l'achèvement de la terre et de l'humanité, nous ne connaissons pas le mode de transformation du cosmos. Elle passe, certes, la figure de ce monde déformée par le péché ; mais, nous l'avons appris, Dieu nous prépare une nouvelle terre où régnera la justice et dont la béatitude comblera et dépassera tous les désirs de paix qui montent au cœur de l'homme. Alors, la mort vaincue, les fils de Dieu ressusciteront dans le Christ, et ce qui fut semé dans la faiblesse et la corruption revêtira l'incorruptibilité. La charité et ses œuvres demeureront et toute cette création que Dieu a faite pour l'homme sera délivrée de l'esclavage de la vanité.

2. Certes, nous savons bien qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre lui-même, mais l'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller : le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir. C'est pourquoi, s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine.

3. Car ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre selon le commandement du Seigneur et dans son Esprit, nous les retrouverons plus tard, mais purifiés de toute souillure, illuminés, transfigurés, lorsque le Christ remettra à son Père « un Royaume éternel et universel : Royaume de vérité et de vie, Royaume de sainteté et de grâce, Royaume de justice, d'amour et de paix ». Mystérieusement, le Royaume est déjà présent sur cette terre ; il atteindra sa perfection quand le Seigneur reviendra.

Il s'agit vraiment là du lien indissoluble entre eucharistie et ce que peut être notre mission de diaconie dans le monde, nos efforts pour transformer le monde pour le présenter à Dieu, afin qu'il y instaure son règne. Et c'est le Christ qui purifie, qui illumine, qui transfigure... de même que le pain et le vin que nous apportons, modestes fruits de la terre, de la vigne et du travail des hommes... deviennent dans l'action liturgique de l'eucharistie... le Pain de la Vie et le Vin du Royaume éternel.

La mise en relation, l'analogie ici proposée est plus qu'une simple comparaison.

Benoît XVI le disait aussi avec d'autres mots, non moins impressionnants, dans son homélie aux JMJ de Cologne : le 21 août 2005, où il compare l'eucharistie à une *fission nucléaire* qui entraîne des transformations en chaîne.

« Comment Jésus peut-il donner son Corps et son Sang ? Faisant du pain son Corps et du vin son Sang, il anticipe sa mort, il l'accepte au plus profond de lui-même et il la transforme en un acte d'amour. Ce qui de l'extérieur est une violence brutale, devient de l'intérieur l'acte d'un amour qui se donne totalement. Telle est **la transformation substantielle qui s'est réalisée au Cénacle et qui visait à faire naître un processus de transformations, dont le terme ultime est la transformation du monde jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous** (cf. *1 Co* 15, 28). Depuis toujours, tous les hommes, d'une manière ou d'une autre, attendent dans leur cœur un changement, une transformation du monde. Maintenant se réalise l'acte central de transformation qui est seul en mesure de renouveler vraiment le monde: **la violence se transforme en amour et donc la mort en vie**. Puisque cet acte change la mort en amour, la mort comme telle est déjà dépassée au plus profond d'elle-même, la résurrection est déjà présente en elle. La mort est, pour ainsi dire, intimement blessée, de telle sorte qu'elle ne peut avoir le dernier mot. Pour reprendre une image qui nous est familière, **il s'agit d'une fission nucléaire portée au plus intime de l'être – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort. Seule l'explosion intime du bien qui vainc le mal peut alors engendrer la chaîne des transformations qui, peu à peu, changeront le monde**. Tous les autres changements demeurent superficiels et ne sauvent pas. C'est pourquoi nous parlons de rédemption : ce qui du plus profond était nécessaire se réalise, et nous pouvons entrer dans ce dynamisme. Jésus peut distribuer son Corps, parce qu'il se donne réellement lui-même.

Cette première transformation fondamentale de la violence en amour, de la mort en vie, entraîne à sa suite les autres transformations. Le pain et le vin deviennent son Corps et son Sang. Cependant, la transformation ne doit pas s'en arrêter là, c'est plutôt à ce point qu'elle doit commencer pleinement. Le Corps et le Sang du Christ nous sont donnés afin que, nous-mêmes, nous soyons transformés à notre tour. Nous-mêmes, nous devons devenir Corps du Christ, consanguins avec Lui. Tous mangent l'unique pain, mais cela signifie qu'entre nous nous devenons une seule chose. »

Il me semble que ces deux textes, celui de Gaudium et Spes et celui de Benoît XVI, sont ce qu'on peut dire de plus profond pour montrer que célébration de l'eucharistie et diaconie dans le monde sont inséparables.

Elles devraient l'être. Elles le sont profondément.

Comment peut-on en prendre conscience davantage ? Comment peut-on le vivre et le faire vivre ?

C'est ce que va nous inviter à faire le second volet de la démarche *Diaconia*

5. Diaconie et célébration, le deuxième volet de la démarche *Diaconia*.

Nous n'avons pas encore le résultat de la réflexion théologique de *Diakonia* sur ce point. Seulement quelques éléments peuvent être relevés, avant d'accueillir les 'notes théologiques' à venir.

Comment, concrètement, nos célébrations peuvent-elles rendre sensible ce qui se passe-là ? Le service du frère est inséparable de la célébration.

Nous avons déjà les vigoureuses interpellations de Saint Jean Chrysostome :

« Veux-tu honorer le corps du Christ ? Ne commence pas par le mépriser quand il est nu. Ne l'honore pas ici avec des étoffes de soie, pour le négliger dehors où il souffre du froid et de la nudité. Car celui qui a dit : *Ceci est mon corps*, est le même qui a dit : *Vous m'avez vu affamé et vous ne m'avez pas nourri*. Quelle utilité à ce que la table du Christ soit chargée de coupes d'or, quand il meurt de faim ? Rassasie d'abord l'affamé et orne ensuite sa table.

... toi tu honores l'autel qui reçoit le corps du Christ et tu méprises celui qui est le Corps du Christ. Cet autel-là, partout il t'est possible de le contempler, dans les rues et sur les places ; et à toute heure tu peux y célébrer ta liturgie. »

En somme, le Service peut déjà être une célébration... tout comme la célébration doit pouvoir être considérée comme un service, la source et le sommet de tous nos services. « *Car tu nous as choisis pour servir en ta présence.* »

S'appuyant sur la pratique ancienne, Isabelle Grellier, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg écrit : « Le culte est nécessaire pour nourrir la diaconie. (...) Réciproquement, la fraternité en actes et le souci de la justice sont la condition d'un culte vrai. (...) Car célébrer en vérité l'eucharistie, c'est reconnaître en l'autre le corps du Christ.(...) » (*Cahiers de l'Atelier* n° 530, « Diaconie et Parole », p. 27,28)

Enfin, dans la 3^o note théologique qui accompagne la démarche *Diakonia*, on donne quelques suggestions pratiques.

« La relecture spirituelle de nos engagements fraternels et solidaires représente un enjeu pastoral important : en permettant à chacun de prendre conscience et de rendre grâce du don que Dieu lui fait à travers ces rencontres, elle constitue un authentique rendez-vous sacramentel avec le Christ.

Une meilleure articulation de la diaconie vis-à-vis de la liturgie et de la catéchèse s'inscrit dans cette perspective. En ce qui concerne la messe dominicale, l'offrande de nos engagements, le partage d'une prière universelle qui exprime vraiment nos préoccupations, la communion au sacrifice du Christ serviteur, l'envoi dans le monde ainsi que la présence du diacre à l'autel et sa proclamation de la parole sont autant d'opportunités pour valoriser la dimension spirituelle de la diaconie. »

Et plus loin :

« Retrouver une ambiance conviviale, ancrer la liturgie communautaire dans un partage d'humanité... garder le souci de ceux qui ne sont pas là.

Dynamiser les communautés à partir du partage de situations de précarité ; la présence et le témoignage de personnes ou de groupes qui en sont victimes réveille un sentiment de fraternité. »

Je resterai sur ces quelques suggestions, dans l'attente de la réflexion plus approfondie de *Diaconia*, qui ne tardera pas à nous parvenir.